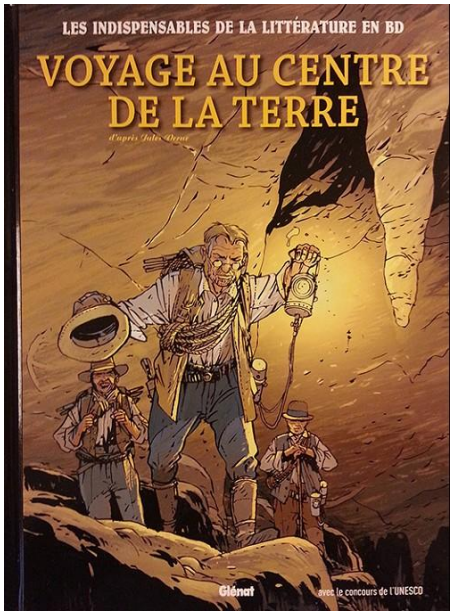
Voyage au centre de la Terre – Chapitre XXVIII (extrait)



Quand je revins à la vie, mon visage étaitmouillé, mais mouillé de larmes. Combien duracet état d'insensibilité, je ne saurais le dire. Jen'avais plus aucun moyen de me rendre comptedu temps. Jamais solitude ne fut semblable à lamienne, jamais abandon si complet !

Après ma chute, j'avais perdu beaucoup desang. Je m'en sentais inondé ! Ah ! combien jeregrettai de n'être pas mort « et que ce fût encoreà faire ! » Je ne voulais plus penser. Je chassaitoute idée et, vaincu par la douleur, je me roulaiprès de la paroi opposée.

Déjà je sentais l'évanouissement mereprendre, et, avec lui, l'anéantissement suprême,quand un bruit violent vint frapper mon oreille. Ilressemblait au roulement prolongé du tonnerre, etj'entendis les ondes sonores se perdre peu à peudans les lointaines profondeurs du gouffre.

D'où provenait ce bruit ? De quelquephénomène sans doute, qui s'accomplissait ausein du massif terrestre. L'explosion d'un gaz, oula chute de quelque puissante assise du globe.J'écoutai encore. Je voulus savoir si ce bruit serenouvellerait. Un quart d'heure se passa. Lesilence régnait dans la galerie. Je n'entendaismême plus les battements de mon cœur.

Tout à coup mon oreille, appliquée par hasardsur la muraille, crut surprendre des parolesvagues, insaisissables, lointaines. Je tressaillis.

« C'est une hallucination ! » pensais-je.

Mais non. En écoutant avec plus d'attention,j'entendis réellement un murmure de voix. Maisde comprendre ce qui se disait, c'est ce que mafaiblesse ne me permit pas. Cependant on parlait.
J'en étais certain.

J'eus un instant la crainte que ces paroles nefussent les miennes, rapportées par un écho. Peut-être avais-je crié à mon insu ? Je fermaifortement les lèvres et j'appliquai de nouveaumon oreille à la paroi.

« Oui, certes, on parle ! on parle ! »

Département France Université Sunway Sdn

En me portant même à quelques pieds plusloin, le long de la muraille, j'entendis plusdistinctement. Je parvins à saisir des motsincertains, bizarres, incompréhensibles. Ilsm'arrivaient comme des paroles prononcées àvoix basse, murmurées, pour ainsi dire. Le mot« förlorad » était plusieurs fois répété, et avec unaccent de douleur.

Que signifiait-il ? Qui le prononçait ? Mononcle ou Hans, évidemment. Mais si je lesentendais, ils pouvaient donc m'entendre.

« À moi ! criai-je de toutes mes forces, àmoi ! »

J'écoutai, j'épiai dans l'ombre une réponse, uncri, un soupir. Rien ne se fit entendre. Quelquesminutes se passèrent. Tout un monde d'idéesavait éclos dans mon esprit. Je pensai que mavoix affaiblie ne pouvait arriver jusqu'à mescompagnons.

« Car ce sont eux, répétai-je. Quels autreshommes seraient enfouis à trente lieues sousterre ? »

Je me remis à écouter. En promenant monoreille sur la paroi, je trouvai un pointmathématique où les voix paraissaient atteindreleur maximum d'intensité. Le mot « förlorad »revint encore à mon oreille ; puis ce roulement detonnerre qui m'avait tiré de ma torpeur.

« Non, dis-je, non. Ce n'est point à travers lemassif que ces voix se font entendre. La paroi estfaite de granit, et elle ne permettrait pas à la plusforte détonation de la traverser ! Ce bruit arrivepar la galerie même ! Il faut qu'il y ait là un effetd'acoustique tout particulier ! »

J'écoutai de nouveau, et cette fois, oui ! cettefois ! j'entendis mon nom distinctement jeté àtravers l'espace !

C'était mon oncle qui le prononçait ? Il causaitavec le guide, et le mot « förlorad » était un motdanois !

Alors je compris tout. Pour me faire entendreil fallait précisément parler le long de cettemuraille qui servirait à conduire ma voix commele fil de fer conduit l'électricité.

Mais je n'avais pas de temps à perdre. Quemes compagnons se fussent éloignés de quelquespas et le phénomène d'acoustique eût été détruit.Je m'approchai donc de la muraille, et jeprononçai ces mots, aussi distinctement quepossible :
« Mon oncle Lidenbrock ! »

Département français Université Sun Yat-Sen